

saisit dans ses bras, et, la pressant sur sa poitrine, lui imprima un long baiser sur le front. En même temps, son regard tomba sur le petit ballot qui venait de servir de siège à Corlarine, il lut : " Aux soins de M. Raelos, négociant, Québec. " Ce fut assez pour le rappeler complètement à lui-même et le confirmer dans sa résolution première.

— Corlarine, lui dit-il, en affectant un sang-froid qu'il n'avait pas encore complètement recouvré, le baiser que je viens de te donner est celui d'un frère que, cette petite croix le rappelle, j'ai donné à ma sœur en Jésus-Christ. Reprends là, que tu dois la porter toujours, en souvenir de l'heureux jour qui t'a fait chrétienne.

— Et tu veux que je partes ?

— Oui, mon devoir m'ordonne de te le dire. Vas, ton père t'appelle et ta mère t'attend, tu vois, elle est déjà prête. Tu seras bien plus en sûreté sous leur protection que si tu restais avec moi. Sois forte comme doit l'être la fille du plus grand des guerriers d'Onnontagué.

Sans dire un mot elle suspendit la petite croix à son col, ouvrit le petit paquet que son père lui avait envoyé. Après l'avoir examiné attentivement, elle le porta à ses lèvres, puis elle le présenta à Colas en lui disant de sa voix musicale qui tremblait d'émotion :

— C'est pour toi, cela, Colas. Adieu, tu ne reverras plus jamais Corlarine, elle va mourir.

Doilé vint aussitôt passer son bras sous celui de Corlarine, qui était d'une pâleur extrême, et l'entraîna en dehors de la cabane. L'air frais la ranima un peu et, toutes deux, sans jeter un regard en arrière, suivirent Goupil qui les conduisit au messager qui attendait. Les effets leur appartenant furent portés et livrés au messager.

A son retour, Goupil qui avait été engagé à Colas, partit avec Verchères et tous les Nipissiriniens pour la bourgade du Lièvre.

Après leur départ, Colas, auquel Jean avait fait son rapport que tous les ouvrages recommandés à la Cache étaient complétés, à l'exception du placement de la grosse roche au-dessus de l'issue supérieure, partit avec quinze de ses hommes pour la Cache de l'Anse au Canard. Il était aussi bien aise d'examiner tous les ouvrages. La roche, qui mesurait plus de neuf pieds de diamètre, plate sur une face, et presque ronde, couvrait si efficacement l'entrée quand elle fut posée sur ses points d'appui, qu'il était impossible de trouver l'entrée supérieure ni d'y entrer à moins d'en connaître le mécanisme secret. Il fallut l'effort de tous les hommes et l'aide de leviers pour avoir pu faire glisser la roche et la mettre en place. Ainsi terminée, la Cache offrait autant de sécurité que la Cave. Elle avait été bien choisie.

Tout ce qui devait être emporté avait été soigneusement placé sur les traînes et bien attaché. Aussitôt après leur retour de la Cache, les hommes s'attelèrent aux traînes, à la façon des sauvages, et partirent pour la Cave, Colas avait pris les devants pour faire atteler ses chiens, à l'endroit où il les avait laissés avec la garde de l'Esquimaux.

Les cabanes que Colas avait ordonné de cons-

truire à une demie lieue de la Cave, étaient terminées. Elles étaient suffisamment grandes, solides et commodos. L'une d'elles, la moins grande, était faite de billots d'épinettes non équarries, entaillées aux deux bouts, et les unes sur les autres, espèces de blockhaus à l'épreuve de la balle.

Quand les traînes arrivèrent, elles furent placées dans la petite des cabanes et les hommes s'y installèrent commodément. On n'attendait pas les Nipissiriniens avant deux jours. Quand ils arrivèrent, tout ce qui devait être envoyé au hangar de la bourgade avait été transporté aux cabanes. On n'avait laissé à la Cave que juste ce que Colas avait cru absolument nécessaire de ne pas transporter à la bourgade ; et, après avoir soigneusement tout arrangé dans la Cave et en avoir bien fermé les ouvertures, tout le monde s'étaient installés aux cabanes. Les esquimaux avaient mené les chiens à quelque distance dans la forêt, où ils s'étaient construit une cabane de neige, à la façon de leur pays. Vingt-quatre traînes achetées des Nipissiriniens et de Le Rat, furent chargées de paquets de rats-musqués, et huit des traînes amenés de Québec par les chiens. Une de ces traînes servait à porter les effets, ustensiles et provisions ; une autre était réservée pour l'usage particulier de Colas, en cas de besoin. Le gris, la grise et grison devait y être attelés comme lors du premier voyage.

Tout ce qui avait été apporté de Québec, destiné à la traite des pelleteries, fut envoyé au magasin de la bourgade par le retour des Nipissiriniens, qui repartirent un peu tard dans l'après-midi pour la bourgade, sous la conduite de Verchères et de Goupil, qui étaient venus avec eux.

Il fut décidé, que le départ, pour le retour à Québec, aurait lieu le lendemain matin.

CHAPITRE II

LE RETOUR

C'était le 8 janvier 1670, que nos voyageurs se mirent en route pour retourner à Québec. Presque tout le temps ils avaient été favorisés par de bons chemins, en grande parti sur la glace ou sur la neige durcie. Aucun des hommes n'avait été obligé de porter de charge. Il n'en était pas de même pour le retour, chaque homme engagé avait à tirer une traine sauvage chargée. Le temps continuait toujours au beau, mais il s'était considérablement refroidi. Les chemins étaient magnifiés ; une croute dure dans les bois, unie comme glace sur les rivières et les lacs. Mais tous savaient qu'à cette époque de l'année, il ne fallait pas compter sur trop de beau temps et de bons chemins. Les provisions ne manquaient pas, sans compter le gibier que l'on pouvait tuer sur la route. Grand Pierre et Bibi, - le dernier surtout, si fier de son fusil à deux coups - s'étaient chargés de pourvoir la caravane de viandes fraîches pendant la route.

(À suivre)